

Frédéric Uhalde

La vie comme elle est *

« Pero en estos años nació
la usina total de la muerte »
Pablo Neruda, *Fin de mundo*

Le progrès, c'est aussi la bombe atomique. Telle est la pensée vertigineuse qui vint un jour, au détour d'un virage, me frapper sans prévenir. Une remise en cause d'une croyance au progrès qui n'avait jamais fait l'objet d'un questionnement tant elle était fermement établie. C'était comme une sorte de naïveté optimiste qui, lorsqu'on regarde certains faits lucidement, s'écroule aussi soudainement que certaines civilisations passées qui devaient durer éternellement. C'est aussi une rencontre avec une interview de Lacan donnée au magazine italien *Panorama* qui m'a beaucoup fait réfléchir. Elle servira de fil rouge à ce texte.

Comme un bon heurt n'arrive jamais seul, voici qu'une récente interview à la radio de Michel Zink, médiéviste réputé, est venue me faire dresser l'oreille au moment où je me posais des questions concernant le progrès. À l'affirmation que notre époque est plus évoluée que le Moyen Âge, Michel Zink répond : « Chaque époque a ses propres cruautés et la quantité de cruauté dans le monde reste égale d'époque en époque, mais elle change de place, et chaque époque est très attentive à la cruauté des époques précédentes et aveugle aux siennes propres. De sorte que nous sommes très contents de nous, mais dans cinquante ou cent ans on mettra le doigt sur des choses dont nous n'avons peut-être même pas idée, ou bien auxquelles nous ne prêtons même pas attention ¹. » Il n'y a donc pas, pour Michel Zink, d'idée de progrès dans l'œuvre de civilisation, il dit bien que c'est égal d'époque en époque.

Freud enfonce le clou dans son article de 1915 « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ² ». Il fait le constat en plein cœur de la Première Guerre mondiale de l'incapacité des grandes nations dites

civilisées à résoudre, par d'autres moyens que la guerre, les conflits qui les animent. Pires que dans l'Antiquité classique, ces guerres deviennent de plus en plus sanglantes, plus meurtrières et plus enragées, frappant aveuglement militaires et civils, en raison du puissant perfectionnement, progrès pourrait-on dire, du matériel militaire. Freud revient ensuite aux fondamentaux de la psychanalyse, affirmant que penser que la guerre est derrière nous n'est qu'illusion : « Les illusions se recommandent à nous ³ par le fait qu'elles nous épargnent des sentiments de déplaisir et nous font éprouver à leur place la satisfaction. Il nous faut donc accepter sans nous plaindre qu'elles se heurtent un jour à une partie de la réalité et s'y brisent ⁴. » Pour Freud, c'est clair, il n'y a aucune extermination possible du mal dans l'homme, « l'essence la plus profonde de l'homme consiste en motions pulsionnelles [...] primitives, égoïstes et cruelles ⁵ ». Ce sont plus tard le besoin d'amour et la contrainte de l'éducation qui peuvent inhiber ces penchants agressifs. Ce ne sont pas des penchants « naturels » de l'homme, ce qui fait dire à Freud, non sans ironie, que notre désillusion est injustifiée parce que les hommes ne sont pas tombés aussi bas que nous le redoutions, car ils ne s'étaient jamais élevés aussi haut que nous l'avions pensé. Il finit par dire, lapidaire : « Si l'on nous juge selon nos motions de désir inconscientes, nous sommes donc tous nous-mêmes, comme les hommes des origines, une bande d'assassins ⁶. »

Je ne résiste pas ici au plaisir de citer Jacques Brel dans sa chanson *Les Singes*, qui ne disait pas autre chose en parlant de ses congénères : « Car ils ont inventé le fer à empaler. Et la chambre à gaz et la chaise électrique. Et la bombe au napalm et la bombe atomique. Et c'est depuis lors qu'ils sont civilisés ⁷ ! »

Il n'est pas question dans ce travail d'ignorer les évidentes avancées médicales qui permettent aujourd'hui de soigner de mieux en mieux certaines pathologies autrefois fatales. Il est certain qu'elles ont permis un accroissement significatif de l'espérance de vie dans les pays occidentaux. La révolution numérique a accéléré la vitesse des moyens de communication et transformé la vie de beaucoup d'entreprises. Elle a permis également d'autres rapports plus étroits, avec la famille et les amis à l'autre bout du monde. Les transports de plus en plus rapides facilitent les voyages, ils ont permis à un maximum d'individus de parcourir le monde et d'en explorer les richesses culturelles et géographiques, même si sur le plan écologique la facture est dramatique !

L'atome pourrait être le paradigme de ce paradoxe dans lequel nous plonge le progrès. D'abord développé à des fins militaires pendant et après la

Seconde Guerre mondiale, il fait peser une menace désormais constante sur la survie de l'humanité, et a provoqué d'épouvantables horreurs à Hiroshima et Nagasaki. Puis dans son utilisation civile, il a permis de produire une énergie peu coûteuse et décarbonée avec pour conséquence la fermeture de milliers de centrales à charbon. Malgré tout, les centrales nucléaires font peser des risques colossaux lorsque la situation devient hors de contrôle et le problème des déchets radioactifs n'est toujours pas réglé. C'est une conséquence logique : avec le progrès l'homme a inventé l'accident.

Paul Virilio, philosophe et architecte qui a bâti sa pensée autour de la tyrannie de la vitesse, considère que le progrès s'accompagne forcément d'une part d'ombre, d'un danger. Il développe une théorie autour de l'accident : « Inventer l'avion, c'est inventer le crash. Inventer le navire, c'est inventer le naufrage. On ne peut pas censurer l'accident ⁸. » Ce que me semble montrer Paul Virilio, c'est que l'on n'est pas dans un progrès itératif, continu, le processus comporte des failles, des trous, qui sont la conséquence inévitable et inévitable du progrès et, pour le dire avec un langage psychanalytique, tout progrès charrie et se paye de son lot de réel. Et le réel, cela ne se censure pas.

Il me semble qu'il n'y a donc, à la réflexion, pas d'évidence dans l'idée de progrès, des questions plutôt. Parce que même si l'on peut penser que le mot parle par lui-même, un peu d'étymologie nous permet, déjà, de mettre en question ce signifiant. Selon le Robert ⁹, il y a deux acceptions. Le sens premier désigne la marche en avant (*pro* : avant, et *gradi* : marcher, s'avancer). C'est le sens figuré qui, lui, convoque le développement, l'accroissement des choses. Par conséquent, les deux notions ne s'équivalent pas. La première est neutre, une avancée certes, mais sans idée d'amélioration. Ce peut être le temps qui passe, par exemple. Alors que la seconde définition marque une évolution, en bien.

Nous nous retrouvons donc devant des paradoxes, des apories que l'on peut résumer en une question : la croissance et le progrès technologique assurent-ils le bonheur commun ? Poser cette question n'est pas facile. Elle peut comporter le risque de se voir taxer de conservatisme puisque le progrès social, dans le travail, le droit des femmes, des minorités, les grandes avancées sociétales sont déjà combattus par des courants politiques réactionnaires pour la plupart. Or, à la différence d'un discours idéologique passéiste ou progressiste, c'est sur un discours éthique que nous voudrions porter la question. Et à partir de la psychanalyse bien évidemment.

Que peut-on dire avec Lacan, après les camps et après la bombe, des révolutions qui s'opèrent tant au niveau biotechnologique que numérique ?

En effet, il nous semble important d'examiner ces nouvelles avancées scientifiques, lui qui pressait les psychanalystes à rejoindre la subjectivité de leur époque.

Le progrès, un progrès ?

Commençons pour cela par un extrait d'interview de Lacan – cette interview s'est déroulée en 1974, et une partie tourne autour de la question du progrès.

« Il semble que vienne pour les savants le moment de l'angoisse. Dans leurs laboratoires aseptiques, roulés dans leurs blouses empesées, ces vieux bambins qui jouent avec des choses inconnues, en fabriquant des appareils toujours plus compliqués et en inventant des formules toujours plus obscures, commencent à se demander ce qui pourra advenir demain, ce que ces recherches toujours nouvelles finiront par amener [...] Alors qu'ils sont déjà en train de changer la face de l'univers, il leur vient à l'esprit seulement à présent de se demander si par hasard ça ne peut pas être dangereux. Et si tout sautait ? Si les bactéries élevées si amoureuxment dans les blancs laboratoires se transformaient en ennemis mortels ¹⁰ ? »

L'épisode pandémique que nous sommes en train de traverser montre la funeste réalité de cet augure lacanien. Il dresse le constat implacable de l'ascendant exponentiel de la science sur le monde. Il n'est d'ailleurs pas le seul, à l'époque encore insouciante de la science triomphante, à s'inquiéter des conséquences possibles de telles recherches. Einstein lui-même semble quelque peu angoissé lorsqu'en 1955 à propos de son invention atomique, il s'alarme du dépassement de l'humanité par la technologie et fustige l'incapacité politique à gérer de telles découvertes. Comme Oppenheimer, longue est la liste de scientifiques horrifiés par leur propre créature qui, au soir de leur vie, soupçonnent que la raison triomphante s'est comportée, en fait, comme une démente. Bombe atomique et révolution numérique ont fait dire à chaque fois à leurs créateurs que ce sont des créations noires.

Dans cet extrait de l'entretien, le signifiant *bambin* qu'utilise Lacan vient rappeler la jouissance sans limite de l'enfant qui ne mesure pas la conséquence de ses actes. La spécificité de la jouissance, c'est qu'elle est du côté du trop ou du tout. Les savants s'amusent donc comme des enfants et triturent leur objet. Ils l'étudient sous toutes ses coutures, au microscope, et s'en approchent. Se rendent-ils compte que plus ils s'en approchent plus ils angoissent ? C'est une des spécificités du rapport à l'objet, surtout lorsqu'on pense pouvoir l'attraper. Que ce soit sa mère ou une bactérie, il vaut mieux parfois garder quelques distances et ne pas se croire au-dessus de tout risque. Le problème actuel est que plus rien ne vient faire tiers ou

réguler cette dérive scientiste. Auparavant, c'étaient les États qui à l'aide de mécanismes démocratiques, de commissions d'éthique et de bien nommés « garde-fous » mettaient un frein, voire interdisaient un certain nombre de recherches à visée douteuse. La dérégulation des systèmes de contrôle dans une idéologie néolibérale et concurrentielle a fait croître les entreprises privées, qui ne sont pas soumises aux mêmes états... d'âme.

On ne peut pas attendre de la science comme du capitalisme qu'ils régulent la jouissance. Ce n'est pas dans leur nature, leur propriété est l'accroissement, ce que Marx appelait la plus-value, et Lacan le plus-de-jouir. Le truc, c'est qu'il y a un hic. J'y viens avec un autre extrait de l'interview.

Dominer le réel

« Ce que nous gagnons sur le plan scientifique qui est incontestable, n'accroît absolument pas pour autant notre sens critique en matière de vie politique par exemple. J'ai toujours souligné que ce que nous gagnons d'un côté est perdu de l'autre pour autant qu'il y a une certaine limitation inhérente à ce que l'on peut appeler le champ de l'adéquation chez l'être parlant. Ce n'est pas parce que nous avons fait en ce qui concerne la vie, la biologie, des progrès depuis Plin que c'est un progrès absolu. Si un citoyen romain voyait comment nous vivons [...] il serait probablement bouleversé d'horreur ¹¹. »

La nature a horreur du vide, nous dit-on. Et l'Homme ? De quoi est constituée son horreur ? Sur les origines, il ne sait rien. Sur l'après la vie, il n'en sait pas plus. Tout cela n'a au fond aucun sens, c'est l'ab-sens. Si l'on suit Lacan, le réel est « tout ce qui ne va pas, qui ne fonctionne pas, qui s'oppose à la vie de l'homme ¹² ». Tout ce que l'homme ne comprend pas, tout ce que ses mots et donc sa pensée ne peuvent atteindre, cela fait trou. Mais rien n'est plus insupportable à l'homme que ce trou. La mort s'oppose à la vie de l'homme. Le mystère des origines et donc sa conséquence, le non-sens de l'existence, cela ne lui va pas. L'amour ne fonctionne pas autant qu'il le voudrait. De la finitude au ratage de la rencontre, en passant par le non-rapport sexuel jusqu'au trauma du langage, l'homme est cerné par le réel. Et c'est structurel, nous dit Lacan. Alors, sur tous ces noms du réel, ces malaises de la civilisation, l'homme a d'abord mis les dieux puis la science. Et de nos jours les deux. Illusion de la religion, comme disait Freud, et fantasme scientifique, nous dit Lacan, pour recouvrir ce réel angoissant. Le refus du réel n'est pas sans conséquence et cette conséquence, on le sait depuis Freud, c'est un symptôme. Il l'a nommé : malaise dans la civilisation. C'est à cette tâche que se voue le progrès scientifique, faire disparaître tout ce qui se met en travers de la vie de l'homme et tenter de recouvrir tous ces

ratages. Mais l'exploration du réel n'est pas sans risque comme le monde du XX^e siècle en porte les stigmates.

Nous vivons donc dans un monde qui a une ambiance, comme à toutes les époques. Cette ambiance est conditionnée par la croyance d'un progrès technico-scientifique qui serait libérateur pour l'espèce humaine. C'est à cet effet que les recherches scientifiques tentent de s'affranchir du réel avec tous les dérèglements que cela emporte. En effet, certaines avancées biotechnologiques promettent que la mort est un horizon dépassable. Il est aussi possible depuis un certain temps déjà de procréer sans en passer par le sexe. La révolution numérique (qui est la troisième révolution industrielle) charrie avec ses incontestables innovations bien des périls. Dans l'excellent et effrayant documentaire *Derrière nos écrans de fumée* (Netflix, 2020), d'anciens hauts cadres et créateurs de logiciels de réseaux sociaux témoignent de la manière dont leurs inventions leur ont échappé au-delà de tout ce qu'ils avaient pu imaginer¹³. Et notamment la perte de repères des sujets dans le champ des liens sociaux. Récemment, les géants de la Silicon Valley ont été l'objet de critiques pour des déstabilisations politiques et sociales, par exemple l'ingérence de Twitter dans les élections américaines. Dans ce documentaire, les protagonistes nous expliquent que les algorithmes poussent à la polarisation des idéaux politiques, érodant le tissu social et déstabilisant la démocratie. Les récents événements aux États-Unis en témoignent. Mais le plus inquiétant dans ce qu'ils avancent, c'est qu'il n'y a pas d'intentionnalité dans cette finalité, à un moment donné tout cela leur a échappé. Ils ont développé le concept de machines apprenantes, c'est-à-dire qu'à un certain niveau de données, les algorithmes se mettent à fonctionner tout seuls sans que l'humain leur donne quelque consigne que ce soit. Et ces algorithmes, afin de capter sans cesse l'attention des sujets, ne servent finalement que ce qui va dans le sens de la pensée des individus. Résultat : ni doute ni remise en question de son propre raisonnement. C'est ce que pourrait illustrer la fameuse phrase de Michel Serres : « Les 3 heures 37 par jour d'espérance de vie que les gens ont gagné, ils les passent devant la télévision à devenir cons. C'est extraordinaire¹⁴ ! »

Il demeure qu'aujourd'hui, malgré toutes les tentatives de progrès et les avancées scientifiques et médicales, la marche du monde reste entravée par un certain nombre de phénomènes qui semblent aller à l'encontre du progrès que l'on nous promet. Quelle est cette entrave ? Pour répondre à cette question, nous allons maintenant nous intéresser au problème de la « limitation du champ de l'adéquation chez l'être parlant » dont parle Lacan dans l'extrait sus-cité. C'est la phrase clé de ce texte, que je vais essayer de commenter.

Ça rate

L'homme moderne, et au fond l'homme tout court, a depuis toujours cette tentation de croire aux lendemains qui chantent (quelle que soit sa chanson préférée d'ailleurs), et il s'appuie sur cette certitude pour croire que cela finira par marcher. Cette pensée, rêveuse, illusoire, voire naïve, peine à résister aux faits, car l'histoire se répète, bégaie même. Elle n'est finalement ni retour en arrière ni avancée tangible, elle est répétition. Les guerres, les génocides, les retours à des régimes autoritaires en sont le signe. Malgré leur essor, les sciences dites « humaines » ne parviennent pas, malgré leurs supposées avancées sur la connaissance de l'homme, à procurer du bonheur aux peuples ou même à leur donner des clés de compréhension efficaces pour leur permettre de s'affranchir de leurs conflictualités. C'est à cet endroit que nous pouvons faire intervenir l'inadéquation fondamentale et structurelle dont parle Lacan.

En effet, nous sommes des êtres de langage. C'est ce qui distingue l'espèce humaine des autres espèces. Il faut prendre ce problème d'adéquation au niveau du langage avant qu'il ne se diffuse à d'autres sphères. Si les gens parlent parfois autant, en plus de la jouissance phallique que cela comporte, c'est bien qu'ils ont du mal à se faire comprendre ou même se comprendre eux-mêmes. Le langage en lui-même renferme une demande et un manque qui lui confèrent sa propre limite. Un mot ne cerne jamais complètement la chose qu'il désigne. Les nombreux synonymes en témoignent. C'est en cela que le langage est limité dans son adéquation, et qu'en plus d'une certaine manière chacun a le sien. Les nombreux malentendus quand ils ne sont pas lapsus montrent comment le langage se joue de nous, c'est aussi ce qui fait la beauté de la poésie : plaisir de tordre une langue qui s'y prête toujours volontiers. De plus, quand Lacan invente ce néologisme de « parlêtre », ce qu'il désigne, c'est que seul le langage peut dire quelque chose de notre être. C'est la seule manière et elle est limitée, imprécise, évanescence et bien souvent contradictoire. Bref, nous sommes ce que nous disons parce que quand on pense on le fait avec des mots, il n'y a pas de pensée pure qui n'utiliserait pas de mots.

Ce problème d'adéquation porte en lui une conséquence tout à fait gigantesque que Freud, avant Lacan, avait aperçue : l'impossible est avant tout à l'intérieur de nous-même. C'est en cela que cet impossible, du côté du collectif, trouve son origine dans l'individuel et il porte un nom : le réel. Cet écart irréductible, nous pouvons le constater avec nos proches, aussi proches soyons-nous, et nous pouvons le vérifier dans l'état amoureux, au sein duquel sévit la dangereuse illusion de ne faire qu'un avec

l'autre, ou de croire qu'une possible complémentarité viendrait à bout d'un impossible. Lacan nous dit qu'il y a toujours dans une rencontre quelque chose d'irréremédiablement manqué. Pas d'adéquation. Ce qui se répète, c'est l'inassimilable, ce bout de réel qui se met en travers de notre chemin. Et la rencontre manquée, ça se diffuse : rencontre manquée avec le peuple qui n'a pas les mêmes coutumes, autrement dit, pas les mêmes manières de jouir, et c'est le racisme ou l'homophobie, rencontre manquée avec le voisin et c'est la haine, rencontre manquée avec son conjoint et c'est l'incompréhension et les drames, et même rencontre manquée avec soi-même et c'est la haine de soi puisque comme je l'ai dit l'être échappe toujours à se dire complètement.

Ce qui est très important à comprendre, c'est que ces limites à la jouissance ne sont pas la conséquence d'interdits sociaux, ce sont des limites internes. Ce n'est pas un effet de civilisation (comme lorsqu'on accuse toujours la civilisation judéo-chrétienne), mais un malaise dans la civilisation. C'est la condition humaine. C'est pour cette raison que le progrès bute sur quelque chose en permanence. C'est un point de butée indépassable. C'est ce que dit Lacan dans cet autre extrait : « Je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien même pas capable de se détruire lui-même [...] le réel prendra l'avantage comme toujours. Et nous serons, comme toujours, foutus ¹⁵. » C'est là qu'interviennent les transhumanistes, justement pour essayer de reconditionner l'être humain (le langage, le sexe, la mort, tous ces autres noms du réel). C'est un discours qui vise une croyance, celle que tout peut passer du côté du savoir, et qui vise l'adéquation. Je rappelle juste en passant que pour Lacan le seul acte réussi est le suicide. Cela situe le problème.

Alors, maintenant que nous avons situé les limites au progrès, cerné ce qu'il y a d'impossible à y croire totalement, et qu'avec Lacan nous avons vu qu'à tenter de le déloger, il revient toujours à la même place, il nous reste une question cruciale. Que peut-on attendre d'une psychanalyse, puisque d'une analyse on peut espérer quelque progrès ?

L'analyse : pourquoi faire alors ?

Orientons-nous d'un autre court extrait de Lacan pour commencer :

« La psychanalyse n'est pas non plus une foi, et il ne me plaît pas de l'appeler une science. Disons que c'est une pratique, et qu'elle s'occupe de ce qui ne va pas. Terriblement difficile parce qu'elle prétend introduire dans la vie de tous les jours l'impossible, l'imaginaire ¹⁶. »

Quelque chose m'a profondément marqué dans la technique psychanalytique, c'est l'orientation de l'analyste à toujours marquer le réel, lorsqu'il apparaît dans les dires d'un sujet. Là où le sujet exprime un deuil, un impossible, une vérité, une limite, l'analyste ne l'escamote pas, ne le voile pas, parfois même il l'appuie. Il ne s'agit pas là de consoler, de laisser penser que l'existence peut s'affranchir de sa part de douleur. La psychanalyse n'enseigne pas non plus la joie de vivre, ni davantage l'espérance. En revanche, elle enseigne que ce que les sujets prennent pour la réalité n'est que des fantasmes, que la parole ment et que l'amour est une illusion narcissique. Mais ce que l'on pourrait, au premier abord, entendre comme une douleur administrée n'est qu'une invite à la renonciation active et décidée à attendre quelque progrès de ce côté-là. Renoncer à toute promesse : il n'y a pas d'espoir. Ici nous ne parlerons pas d'avenir radieux. C'est en cela que la psychanalyse peut aider un sujet à avoir un aperçu du réel.

Je me souviens de ce mot de François Tosquelles, qui avait dit un jour : « La psychanalyse c'est une déconnade ! Les gens ils viennent et on leur dit, allez-y, racontez-moi tout ce qui vous passe par la tête, déconnez ! Et là tout d'un coup, ces sujets qui font beaucoup de conneries dans leurs vies deviennent très réfléchis et ils font bien attention à ce qu'ils disent, ils essaient de donner du sens à tout ¹⁷. » Ce qui me paraît intéressant dans ces paroles, un peu provocantes, de l'inventeur de la psychothérapie institutionnelle, disciple de Lacan, c'est que la dé-connade, c'est justement ne pas faire le con. Attention, ce qu'il se dit dans une analyse c'est très sérieux, mais il faut savoir qu'à la fin c'est ab-sens. Il n'y a pas de sens à la vie. Rien de plus qu'un début et une fin. Religions, science, roman familial dans lesquels chacun peut se complaire, ne sont que des alibis du bois de chauffage pour alimenter la névrose.

À partir de cet aperçu, la psychanalyse ménage une autre place à cette butée, ce mur du réel, et à l'absurde de nos existences. C'est une tout autre manière de faire avec l'impossible, celui justement que la science dénie, comme le dit Lacan. Elle introduit le réel dans la vie du sujet. On pourrait dire qu'elle le met face au mur. Parce que ce renoncement à un espoir de complétude, du corps, de la langue, de l'autre et de l'amour, cette reconnaissance de la limite à partir de laquelle quelque chose de nouveau peut advenir, c'est ce qui s'appelle la castration. L'advenir n'a rien à voir avec l'avenir. Accepter cette dimension du « pas tout », c'est considérer le ratage, et en tenir compte comme structurel au sujet parlant. Ce ratage spécifique à chaque-un, l'*unbewusst*, l'inconscient et la bévue, solidaires et solitaires, permet alors d'ouvrir des horizons nouveaux, tenant compte de

l'inatteignable, découvrant et explorant une autre issue que l'ordre de l'Autre et le mirage du progrès scientifique.

Est-ce à dire qu'il faut désespérer ? Si désespérer est renoncer à un leurre, comme nous l'avons vu plus haut, alors oui, il faut se déprendre de l'espoir. Surtout si l'espoir dépend de la providence, des illusions, de la vie après la mort ou de la biochimie. Mais ne pas espérer ne veut pas dire ne pas entreprendre, c'est même le contraire. C'est logiquement s'engager en prenant en compte cette limite et considérer que de toute façon et quoi qu'il arrive, quelque chose sera raté. Seule la psychanalyse ménage une place à la *clocherie*, cette boiterie ; mieux, elle la promeut pour enfin laisser le sujet respirer, l'empêcher de s'épuiser à poursuivre des chimères, ce qui, disons-le, le déprime.

Le progrès dans une psychanalyse, ce n'est souvent pas celui qu'on espérait, il n'est pas forcément là où on l'attendait. Mais c'est surtout qu'au cours d'une analyse, le progrès, qui existe bien, n'est pas un gain, il se déduit d'une perte, et c'est cela qui change tout. Cela s'appelle le désir. Est-ce que le vrai progrès, la vraie modernité ne serait pas d'enfin accepter ce mur et cette perte qui en est la conséquence logique pour tenter d'en faire quelque chose ? Il pourrait s'y promouvoir, et nous en avons parfois la preuve, des existences prenant appui sur le désir pouvant ouvrir des horizons nouveaux, joyeux et amusants à vivre. Des vies plus simplement plus humaines, tout au long de leurs cours. Il ne s'agit finalement que de cela, accepter notre propre humanité, pour que, de la larve que nous fûmes au papillon, dont on sait les conséquences inouïes du battement d'ailes, nous consentions à la vie comme ailée.

Je voudrais terminer cette intervention par un court extrait du livre *Sarinagara* de Philippe Forest. Je l'ai lu tout récemment et il m'a semblé qu'un commentaire sérieux de ces quelques lignes aurait tout aussi bien pu nous orienter sur notre thème ce soir.

« Mais le temps de l'Histoire n'est pas un, il n'a pas de sens, vient de nulle part, conduit n'importe où. Chacun s'y trouve un jour jeté et s'éveille avec stupeur parmi un fouillis de fables, dans l'épaisseur d'un récit mal tramé et au fond indifférent où de vieilles légendes font autour de soi une rumeur d'échos déclinants. Ni le passé ni l'avenir n'existent, le présent est un pur vertige, verticalement ouvert entre deux perspectives fausses filant dans le vide devant et derrière soi ¹⁸. »

Mots-clés : progrès, science, réel, cure analytique, humain.

*[↑](#) Texte prononcé lors de la conférence « Le son de l'époque », à Dax, le 27 juin 2022, pôle 7, Bordeaux Région.

1. [↑](#) M. Zink, *Par Jupiter*, émission France Inter, 56 minutes, 27 mai 2021.
2. [↑](#) S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 7-40.
3. [↑](#) Freud désigne par là les psychanalystes.
4. [↑](#) S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », art. cit., p. 18.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 16.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 37.
7. [↑](#) J. Brel, *Les Singes*, album *Marieke*, Philips, 1961.
8. [↑](#) P. Virilio, *D'accident en catastrophe. Avoir raison avec...*, émission France Culture, 29 minutes, 27 janvier 2022.
9. [↑](#) *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, 2 volumes, sous la direction d'A. Rey, 1999.
10. [↑](#) J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, propos recueillis par Emilio Granzotto, 21 novembre 1974.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, séance du 19 avril 1972.
12. [↑](#) J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, op. cit.
13. [↑](#) J. Orłowski, *Derrière nos écrans de fumée*, 94 minutes, Netflix, 2020.
14. [↑](#) M. Serres, *Interview à la librairie Sauramps*, Montpellier, 2013.
15. [↑](#) J. Lacan, *Entretien au magazine Panorama*, op. cit.
16. [↑](#) *Ibid.*
17. [↑](#) F. Tosquelles, *Une politique de la folie*, INA productions, 54 minutes, 1989.
18. [↑](#) P. Forest, *Sarinagara*, Paris, Gallimard, 2006, p. 86.